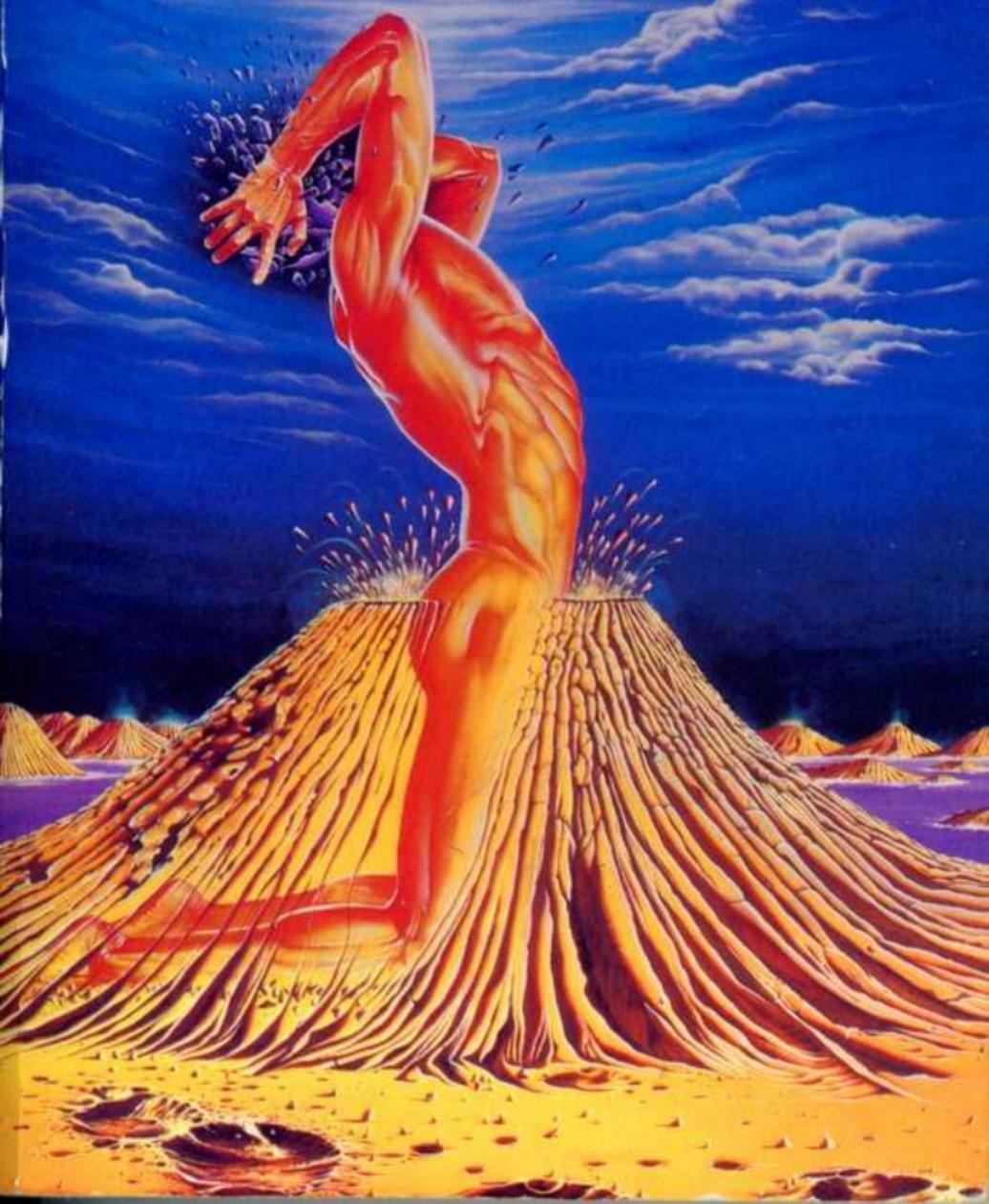


SCIENCE-FICTION
Philip K. Dick

GLISSEMENT DE TEMPS SUR MARS



la psyché composite de l'école et les psychés individuelles des enfants, mais que la première détenait tous les atouts. Un élève qui ne répondait pas d'une manière adéquate était considéré comme autistique – c'est-à-dire orienté selon un facteur subjectif qui prenait la priorité sur sa compréhension de la réalité objective. Et un tel enfant finissait par être renvoyé de l'école; après cela, il devait aller dans une tout autre sorte d'école, conçue pour le rééduquer : le Camp Ben-Gourion. Il n'était plus possible de l'instruire; on ne pouvait plus le traiter que comme un *malade*.

L'autisme, se dit Jack en dévissant le dos du Portier Coléreux, est devenu un concept très utile pour les autorités martiennes. Il a remplacé l'ancien terme « psychopathe » qui à son époque avait remplacé « imbécile moral », qui avait lui-même remplacé « fou criminel ». Et au Camp B-G, l'enfant avait un professeur humain, ou plutôt un *thérapeute*.

Depuis que son propre fils David était entré à l'École Communale, Jack s'était attendu à apprendre la mauvaise nouvelle que le garçon ne pouvait pas grimper l'échelle de perfectionnement selon laquelle les machines éducatives classaient leurs élèves. Cependant, David avait très bien réagi à l'enseignement des machines, et avait même obtenu d'excellentes notes. Le garçon aimait la plupart de ses Professeurs et ne tarissait pas d'éloges sur eux lorsqu'il était à la maison. Il s'en sortait parfaitement, même avec les plus sévères d'entre eux, et il devenait maintenant évident qu'il n'avait pas de problèmes – il n'était pas autistique, et ne verrait jamais l'intérieur du Camp B-G. Mais cela n'avait pas soulagé Jack. Comme l'avait fait remarquer Silvia, rien ne pourrait le soulager. Seules, deux possibilités s'offraient, et Jack se méfiait de l'une comme de l'autre. Mais pour quelle raison? Il n'en savait rien.

Peut-être, avait-il songé une fois, parce que l'état autistique existe bel et bien. Il s'agissait d'une forme infantile de la schizophrénie, qui affectait beaucoup de gens; la schizophrénie était une maladie majeure qui frappait tôt ou tard presque toutes les familles. Elle caractérisait, tout simplement, une personne qui ne pou-

vait plus se conformer aux exigences implantées en elle par la société. La réalité que fuyait le schizophrène – ou plutôt, à laquelle il ne s'adaptait jamais – était la réalité de la vie communautaire, de la vie dans une culture donnée ayant des valeurs données; il ne s'agissait pas de l'existence biologique, ni d'une quelconque forme de vie héréditaire, mais bien de *la vie qu'on lui inculquait*. Il fallait l'apprendre, petit à petit, auprès de ceux qui vous entouraient, parents et professeurs, représentations de l'autorité en général... auprès de tous ceux avec lesquels on pouvait être en contact durant les années où se formait l'esprit.

L'École Communale avait donc raison de renvoyer un enfant qui n'apprenait pas. Car ce qu'il apprenait n'était pas simplement les faits ou la base qui lui permettraient d'avoir une profession qui rapporte, ou même utile. C'était bien plus profond que cela. On enseignait à l'enfant que certaines choses dans la culture environnante valaient la peine d'être préservées à n'importe quel prix. Ses valeurs étaient liées à une sorte d'entreprise humaine objective. Et il devenait ainsi lui-même une partie de la tradition qu'on lui transmettait; il conservait son héritage durant toute sa vie, l'améliorait éventuellement. Il s'en préoccupait. Le véritable autisme, avait finalement pensé Jack, était en dernière analyse une indifférence envers l'effort public; il s'agissait d'une existence personnelle que l'on poursuivait comme si l'individu était le créateur de toute valeur, plutôt que le simple dépositaire des valeurs héritées. Et Jack Bohlen, quoi qu'il fasse, ne pouvait pas accepter que l'École Communale et ses machines éducatives fussent seuls juges de ce qui avait de la valeur et de ce qui n'en avait pas. Car les valeurs d'une société changeaient continuellement, et l'École Communale constituait une tentative pour les stabiliser, pour les figer à un moment donné – pour les embaumer.

Il pensait depuis longtemps que l'École Communale était névrosée. Elle désirait un monde exempt de toute nouveauté, de toute surprise. Et c'était le monde du névrosé atteint d'obsession compulsive; il ne s'agissait pas d'un monde sain, loin de là.

Quelques années auparavant, il avait une fois exposé sa

comprends bien pourquoi cet endroit me dérange. Cela me rappelle mon expérience psychotique d'il y a quelques années. *Aurais-je pu avoir, à ce moment, une vision du futur ?*

Il n'y avait pas d'écoles de ce genre, à cette époque. Ou du moins, s'il y en avait, il ne les avait pas vues et n'était même pas au courant de leur existence.

– Merci, répondit-il.

Une chose l'avait toujours inquiété depuis cet épisode psychotique avec le chef du personnel de la Corona Corporation : et si cela n'avait pas été une hallucination ? Et si le soi-disant chef du personnel était vraiment tel que Jack avait pu le voir, c'est-à-dire une construction artificielle, comme ces machines éducatives ?

Dans ce cas, *il n'y avait pas de psychose.*

Plutôt qu'une psychose, avait-il pensé bien souvent, cela se situait davantage au niveau de la vision ; un aperçu d'une réalité absolue dont la façade aurait été arrachée. Mais cette idée était si écrasante et radicale qu'elle ne pouvait pas être intégrée à ses conceptions habituelles des choses. Et le trouble mental était dû à cela.

Jack plongea la main dans le réseau électrique dénudé du Portier Coléreux ; ses longs doigts palpèrent adroitement les câblages, jusqu'au moment où ils touchèrent ce que Jack savait être là : un fil coupé.

– Je crois que j'ai trouvé, dit-il au circuit principal de l'école.

Dieu merci, pensa-t-il, il ne s'agit pas de ces vieux circuits imprimés ; si cela avait été le cas, il lui aurait fallu changer tout l'élément. Et la réparation se serait révélée impossible.

– Je crois savoir, déclara le circuit principal, que lorsque les Professeurs ont été conçus, un gros effort a été fait pour faciliter les réparations. Jusqu'à présent, nous avons eu de la chance ; il ne s'est produit aucune interruption prolongée. Néanmoins, je crois que la maintenance préventive est de loin préférable, lorsque c'est possible ; je souhaiterais donc que vous inspectiez un autre Professeur, qui n'a présenté aucun signe d'affaiblissement jusqu'à présent. Mais il est absolument vital pour le bon fonctionnement de toute l'école. (Le circuit prin-

possédez une pierre prophétique et que vous allez la consulter quand vous désirez connaître l'avenir?

– Oui, monsieur. Les Bleeks sauvages en ont une. Mais cela n'est que vaine superstition. Le rocher s'appelle la Vilaine Bosse.

– Toi-même, tu ne le consultes jamais?

– Non, monsieur.

– Pourrais-tu trouver ce rocher, si cela s'avérait nécessaire?

– Oui, monsieur.

– Je te donnerai un dollar, dit Arnie, si tu poses une question à cette Vilaine Bosse.

– Merci, monsieur, mais je ne peux pas faire ça.

– Et pourquoi pas, Hélio?

– Si je consultais la pierre d'une manière aussi malhonnête, ce serait proclamer mon ignorance.

– Mon Dieu, répondit Arnie, dégoûté. Ce n'est qu'un jeu – tu ne peux pas faire ça? Pour rire?

Le Bleek ne dit rien, mais son visage sombre était marqué par la rancœur. Il feignit de poursuivre la lecture du manuel.

– Vous avez été idiots d'abandonner votre religion naturelle, vous autres, déclara Arnie. Tu as montré à quel point tu es faible. Je ne l'aurais pas fait. Explique-moi comment trouver la Vilaine Bosse, et je poserai la question moi-même. Je sais foutrement bien que votre religion enseigne qu'il est possible de prédire le futur, et alors, en quoi cela est-il original? Sur Terre, nous avons des gens doués de perception extra-sensorielle, et certains d'entre eux sont des précognitifs; ils peuvent lire l'avenir. Bien sûr, nous devons les enfermer avec les autres dingues, parce que c'est un des symptômes de la schizophrénie, si jamais tu peux comprendre ce que je veux dire.

– Oui, monsieur, répondit Héliogabale. Je connais la schizophrénie; c'est le sauvage qui est en l'homme.

– D'accord, c'est le retour à une manière de penser primitive; et alors, si tu peux lire l'avenir! Dans ces camps psychothérapiques, sur Terre, il doit y avoir des centaines de précogs...

Une pensée frappa soudain Arnie Kott. Peut-être y en a-t-il quelques-uns sur Mars, au Camp B-G.

Alors, au diable cette Vilaine Bosse, se dit Arnie. Je passerai au B-G un de ces jours, avant qu'on ne le ferme, pour y chercher un de ces précogs; je me porterai garant et je le ferai embaucher ici même, à Lewistown.

Il se dirigea vers le téléphone et appela l'intendant du Syndicat, Edward L. Goggins.

– Eddy, déclara-t-il après avoir obtenu l'intendant à l'autre bout du fil, tu vas foncer jusqu'à notre clinique psychiatrique et attraper tous ces docteurs; je veux savoir à quoi ressemble un précog, je veux dire, quels sont ses symptômes; et s'ils en connaissent un au Camp B-G que nous pourrions escamoter.

– O.K., Arnie. Ça marche.

– Qui est le meilleur psychiatre sur Mars, Eddy?

– Holà, Arnie, il faut que je vérifie. Les Pilotes en ont un bon, Milton Glaub. Je le sais parce que mon beau-frère est un Pilote et qu'il a suivi une analyse chez Glaub l'année dernière, et il l'a représenté d'une manière efficace, bien entendu.

– Je suppose que ce Glaub connaît très bien le B-G.

– Oh, ouais, Arnie; il y travaille une fois par semaine, ils ont un roulement. Les Juifs payent plutôt bien, ils ont tellement de pognon à dépenser. Le fric leur est envoyé depuis l'Israël terrestre, tu sais.

– Parfait, trouve-moi ce Glaub et dis-lui de me dégoter un schizophrène précog le plus vite possible. Tu peux engager Glaub, mais seulement si tu es obligé de le faire; vu leurs salaires de misère, la plupart des psychiatres ont envie de toucher une paie régulière. Compris, Eddy?

– Très bien, Arnie.

L'intendant raccrocha.

– Tu as déjà été psychanalysé, Hélio? demanda Arnie, qui se sentait maintenant d'humeur joyeuse.

– Non, Monsieur. Toute la psychanalyse n'est qu'une prétentieuse imbécillité.

– Comment ça, Hélio?

– Le problème dont ils s'occupent toujours est de trouver comment refondre une personne malade. Mais il n'y a pas de comment, Monsieur.

– Je ne comprends pas, Hélio.

– Le but de la vie est inconnu, et c'est pourquoi la vraie

façon d'être n'est pas accessible aux créatures vivantes. Qui peut dire si les schizophrènes n'ont pas raison? Monsieur, ils accomplissent un courageux voyage. Ils se détournent des choses simples, que l'on peut tenir et utiliser; ils se tournent à l'intérieur, vers la *signification*. Et c'est là que réside le vide-noir-et-sans-fond, l'abîme. Qui sait s'ils pourront en revenir? Et s'ils y parviennent, qui peut dire comment ils seront alors, après avoir perçu la signification? Je les admire pour leur courage.

- Moon Dieu! dit Arnie d'un ton ironique. Espèce de monstre à demi éduqué... Je parie que si la civilisation humaine disparaissait de Mars, tu ne mettrais pas dix secondes avant de retourner parmi les autres sauvages, pour adorer des idoles et tout le reste. Pourquoi prétends-tu vouloir nous ressembler? Pourquoi lis-tu ce manuel?

- La civilisation humaine ne quittera jamais Mars, Monsieur, répondit Héliogabale; c'est pourquoi j'étudie ce livre.

- Laisse tomber ce bouquin, ordonna Arnie, tu ferais bien d'accorder ce foutu clavecin si tu ne veux pas te retrouver dans le désert, que la civilisation humaine puisse ou non rester sur Mars.

- Oui, Monsieur, répondit le Bleek domestique.

Depuis qu'il avait perdu sa carte syndicale et ne pouvait plus accomplir légalement son travail, Otto Zitte avait vécu dans une poisse continuelle. S'il avait possédé une carte, il pourrait être maintenant un réparateur de première classe. Le fait qu'il ait bénéficié autrefois d'une telle carte et qu'il ait réussi à la perdre demeurait un secret; Norbert Steiner, son propre patron, n'en savait rien. Pour des raisons qu'il ne comprenait pas lui-même, Otto préférait laisser croire aux autres qu'il avait simplement raté les épreuves d'aptitude. Peut-être était-il plus facile de le considérer comme un raté; après tout, il était presque impossible de trouver une place dans le domaine de la réparation... et surtout, après l'avoir obtenue, d'être flanqué à la porte...

C'était sa faute. Trois ans plus tôt, c'était un membre du syndicat ayant une bonne situation, en d'autres termes un authentique Compagnon. Un avenir brillant s'offrait à lui;

Tout en observant le Dr. Glaub assis en face de lui, Jack Bohlen sentit sa perception se troubler progressivement. Il craignait cela, cette altération de la conscience, qui l'avait assailli de la même manière bien des années auparavant, dans le bureau du directeur du personnel de la Corona Corporation. Cette altération qu'il semblait toujours porter en lui, prête à resurgir.

Il vit le psychiatre dans sa réalité absolue : une chose froide composée de fils métalliques et de boutons, totalement inhumaine, sans la moindre chair. La carapace charnue se décomposa, devint transparente, et Jack Bohlen aperçut les mécanismes installés à l'intérieur. Cependant, il ne laissa rien paraître de son terrible discernement; il continua de bercer tranquillement son verre, d'écouter la conversation en hochant la tête de temps en temps. Le Dr. Glaub ne s'aperçut de rien, Arnie Kott non plus.

Mais la fille le remarqua. Elle se pencha vers Jack pour lui murmurer à l'oreille :

- Vous ne vous sentez pas bien?

Il secoua la tête. Non, disait-il, je ne me sens pas bien.

- Sortons, murmura la fille. Moi non plus, je ne peux plus les supporter.

Puis elle annonça à Arnie d'une voix forte :

- Jack et moi, nous allons vous laisser seuls. Allez!

Elle donna une tape sur le bras de Jack et se leva; il sentit les doigts légers mais fermes, et se redressa également.

- Ne soyez pas trop longs, dit Arnie, puis il reprit sa conversation avec le Dr. Glaub.

- Merci, déclara Jack.

Ils s'éloignèrent entre les tables.

- Avez-vous remarqué son expression jalouse quand Arnie a déclaré qu'il vous engageait? demanda Doreen.

- Non. Vous parlez de Glaub? (Mais cela ne le surprénait pas.) Je suis comme ça, dit-il à la fille, comme pour s'excuser. C'est à cause de mes yeux; peut-être de l'astigmatisme. Occasionné par la tension.

- Vous voulez vous asseoir au bar? demanda la fille. Ou bien sortir?

- Sortir, répondit Jack.

- Vous ne voulez pas en parler non plus.
- En effet.
- Vous croyez que si vous me le dites, les choses vont empirer?

- Il ne s'agit pas des choses, mais de moi.
- Peut-être s'agit-il quand même des choses, déclara Doreen. Peut-être y a-t-il du vrai dans votre vision, aussi confuse, aussi déformée soit-elle. Je ne sais pas. J'ai sacrément essayé de comprendre ce que mon frère Clay pouvait voir et entendre. Il était incapable de le dire. Je sais que son univers était complètement différent de celui des autres membres de la famille. Il s'est suicidé, comme Steiner. (Elle venait de s'arrêter devant un kiosque pour jeter un coup d'œil sur un article concernant Norbert Steiner, en première page.) Les psychiatres existentiels déclarent souvent qu'il faut les laisser se suicider; que c'est la seule issue, pour certains d'entre eux... leur vision devient trop horrible, insupportable.

Jack ne dit rien.

- C'est horrible? demanda Doreen.

- Non. Seulement... déconcertant. (Il s'efforça de lui expliquer.) Il n'y a pas moyen de relier cette vision à ce que l'on est censé voir et connaître; et il devient impossible de continuer à se comporter comme d'habitude.

- Est-ce que vous ne tentez pas souvent de simuler, et plus ou moins de... vous en accommoder, en jouant la comédie? Comme un acteur?

Et comme il ne répondait pas, elle ajouta :

- C'est ce que vous avez essayé de faire là-bas, tout à l'heure.

- J'aimerais beaucoup tromper tout le monde, concéda-t-il. Je donnerais tout ce que j'ai pour pouvoir jouer la comédie, pour tenir un rôle. Mais il s'agit d'une véritable rupture - avant ce moment, il n'y a aucun décalage; on a tort de prétendre que c'est une déchirure dans l'esprit. Si je voulais rester entier, sans cette déchirure, j'irais m'étendre devant le Dr. Glaub pour lui dire...

Il s'interrompt.

- Lui dire quoi? demanda la fille.

- Eh bien, continua-t-il en prenant une profonde inspiration, je lui dirais : Toubib, je peux vous voir sur le

L plan de l'éternité, et vous êtes mort. C'est cela la substance de la vision malade, morbide. Mais je n'en veux pas; je ne l'ai pas demandée.

La fille passa son bras autour du sien.

– Je n'en ai jamais parlé à personne jusqu'à présent, dit Jack, pas même à Silvia, ma femme, ni à mon fils David. Vous savez, je le surveille; je l'observe tous les jours afin d'être sûr que les symptômes n'apparaissent pas chez lui. Ce truc peut se transmettre si facilement, comme c'est le cas pour les Steiner. Avant que Glaub le dise, j'ignorais qu'ils avaient un garçon au Camp B-G. Et pourtant, nous sommes voisins depuis des années. Steiner n'y a jamais fait la moindre allusion.

– Nous devons retourner au Café des Saules pour le dîner, annonça Doreen. Cela vous dit? Je crois que ce serait une bonne idée. Vous savez, vous n'êtes pas obligé d'entrer dans l'équipe d'Arnie; vous pouvez rester avec Mr. Yee. Vous avez un bel hélico. Vous n'êtes pas obligé d'abandonner tout cela simplement parce qu'Arnie veut vous utiliser; peut-être pouvez-vous également l'utiliser, lui.

– C'est un défi intéressant, dit Jack en haussant les épaules. Construire un pont qui permettrait d'établir une communication entre un enfant autistique et notre monde. Je crois qu'il y a du vrai dans ce que dit Arnie. Je pourrais être l'intermédiaire – je pourrais accomplir là un boulot utile.

Et Jack se rendit compte que la raison pour laquelle Arnie voulait faire sortir le fils Steiner importait peu. Il avait certainement un excellent motif égoïste, qui lui procurerait un profit financier. Il s'en fichait complètement.

En fait, se dit-il, je pourrais jouer sur les deux tableaux. Mr. Yee peut me louer au Syndicat des Travailleurs des Eaux; je serais rétribué par Mr. Yee, qui lui-même serait payé par Arnie. Tout le monde serait content, alors pourquoi pas? Retaper l'esprit défectueux d'un enfant était certainement plus intéressant que rafistoler des réfrigérateurs et des dictaphones; et si le garçon endure certaines visions que je connais déjà...

Il connaissait la théorie temporelle que Glaub avait

présentée comme sienne. Il avait lu un article à ce sujet dans le *Scientific American*; naturellement, il lisait tout ce qu'il pouvait trouver sur la schizophrénie. Il savait que cette théorie avait été élaborée en Suisse, que Glaub ne l'avait pas inventée. Quelle théorie bizarre, se dit-il. Et pourtant, elle sonne vrai.

– Rentrons au Café des Saules, dit-il.

Il avait très faim, et le repas serait sans aucun doute excellent.

– Vous êtes courageux, Jack Bohlen, déclara Doreen.

– Pourquoi? demanda-t-il.

– Parce que vous retournez à l'endroit qui vous a troublé, pour y retrouver les gens qui ont provoqué en vous cette vision de l'éternité, comme vous dites. A votre place, je m'enfuirais.

– Mais c'est justement là toute la question, dit Jack; le but de cette vision est de vous faire fuir, de détruire vos relations avec autrui, de vous isoler. Et lorsque cela réussit, votre vie en compagnie d'autres êtres humains est terminée. C'est la raison pour laquelle on dit que le terme schizophrénie ne constitue pas un diagnostic, mais un pronostic; il n'explique rien de ce que l'on a, mais seulement comment l'on finira.

Et je n'ai pas l'intention de finir comme ça, se dit-il. Comme Manfred Steiner, un enfant muet, dans un hôpital; je suis bien décidé à conserver mon boulot, ma femme et mon fils, mes amis – il lança un coup d'œil à la fille qui lui tenait le bras. Oui, et même mes aventures sentimentales, s'il s'en présente.

Je suis bien décidé à essayer.

Tout en marchant, il glissa les mains dans ses poches, et toucha une petite chose froide et dure; surpris, Jack la sortit aussitôt et vit qu'il s'agissait d'un petit objet fripé ressemblant à une racine.

– Mon Dieu, qu'est-ce que c'est? demanda Doreen.

C'était la sorcière des eaux que les Bleeks lui avaient donnée ce matin dans le désert; il l'avait complètement oubliée.

– Une amulette, répondit Jack à la fille.

– C'est absolument horrible, dit-elle en frissonnant.

– En effet, admit Jack, mais c'est un objet sympathi-

que. Et nous avons un problème, nous autres schizo-
phrènes; nous captons l'hostilité inconsciente des gens.

– Je sais. Le facteur télépathique. Chez Clay, cela n'a
fait qu'empirer jusqu'à... (Elle lui lança un bref regard.)
La conclusion paranoïaque.

– C'est cela le pire dans notre condition, cette consci-
ence que nous avons du sadisme et de l'agressivité
réprimés mais latents chez ceux qui nous entourent,
même les étrangers. Je vous jure que je préférerais ne pas
avoir ce don; nous les captons même dans les restau-
rants... (Il songea à Glaub.) Dans les bus, au cinéma. Dans
la foule.

– Avez-vous la moindre idée de ce qu'Arnie veut tirer
du fils Steiner? demanda Doreen.

– Eh bien, sa théorie sur la précognition...

– Mais qu'est-ce qu'Arnie désire savoir du futur? Vous
n'en avez aucune idée, pas vrai? Et vous n'avez jamais
songé à chercher un moyen de le découvrir.

C'était vrai. Il n'avait même pas ressenti de curiosité à
ce sujet.

– Vous êtes satisfait, dit-elle d'une voix lente en le
dévisageant, en vous contentant d'accomplir votre tâche
technique, en installant les machines indispensables. Ce
n'est pas bien, Jack Bohlen; ce n'est pas bon signe, pas du
tout.

– Oh, dit-il en hochant la tête. Tout cela est très
schizophrénique, je pense... se contenter de relations
purement techniques.

– Vous poserez la question à Arnie?

Il se sentit mal à l'aise.

– C'est son affaire, pas la mienne. C'est un boulot
intéressant, et j'aime bien Arnie, je le préfère à Mr. Yee.
Seulement... je ne suis pas d'un naturel curieux. C'est
comme ça, voilà tout.

– Moi, je pense que vous êtes effrayé. Mais je ne vois
pas pourquoi – vous êtes courageux, mais tout au fond
vous avez terriblement peur.

– Peut-être, dit-il avec tristesse.

Puis ils retournèrent ensemble vers le Café des Sau-
les.

Cette nuit-là, quand tout le monde fut parti – et même

– Je me demande s'il a vu la photo que je t'ai montrée, dit Leo. Celle qui représentait les maquettes.

– Peut-être, répondit Jack.

Ce serait une explication; le garçon avait compris leur conversation, avait regardé les papiers, et son inspiration provenait de là. Mais la photo montrait les bâtiments vus du dessus; et la perspective était différente sur la feuille. L'enfant avait crayonné les immeubles tels qu'ils pourraient apparaître à un observateur situé au niveau du sol. Tels qu'ils pourraient apparaître, réalisa Jack, à une personne assise juste à l'endroit où nous nous trouvons.

– Je ne serais pas surpris qu'il y ait du vrai dans cette théorie sur le temps, dit Leo. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) A propos de temps, je crois que...

– Oui, nous allons rentrer, acquiesça Jack d'un ton pensif.

Il avait remarqué autre chose dans le dessin du garçon. Il se demanda si son père l'avait vu. Les constructions, les énormes bâtiments coopératifs esquissés par l'enfant, se développaient devant leurs yeux d'une manière inquiétante. Et tandis qu'ils observaient, quelques touches finales assombrirent le visage de Leo; il poussa un grognement et regarda son fils.

Il s'agissait de vieux bâtiments, qui croulaient sous le poids des ans. De grandes lézardes s'élevaient de leurs fondations. Les fenêtres étaient brisées. Et des plantes ressemblant à de hautes herbes raides poussaient tout autour. C'était un paysage de ruine et de désespoir, évoquant une lourdeur apathique, intemporelle, écrasante.

– Jack, s'exclama Leo, il dessine des taudis!

C'était bien cela, des taudis qui se délabraient. Des constructions ayant tenu pendant des années, peut-être même des décennies; des édifices ayant dépassé leur âge d'or depuis bien longtemps et qui s'écroulaient maintenant dans leur déclin, victimes de la vieillesse et d'un abandon partiel.

Désignant une crevasse béante qu'il venait de dessiner, Manfred déclara : « Rongesse. » Sa main suivit les herbes, les fenêtres brisées. Puis il répéta : « Rongesse », et regarda les deux hommes en souriant d'une manière effrayante.

– Qu'est-ce que cela veut dire, Manfred? demanda Jack.

Il n'obtint pas de réponse. Le garçon continua de dessiner. Et petit à petit, devant leurs yeux, les bâtiments vieillirent, vieillirent de plus en plus, se désagrégeant davantage à chaque passage du crayon.

– Allons-nous-en, dit Leo d'une voix rauque.

Jack prit les crayons et le papier de Manfred, puis releva l'enfant. Ils entrèrent tous les trois dans l'hélico.

– Regarde, Jack, déclara Leo qui examinait attentivement le dessin. Ce qu'il a écrit au-dessus de l'entrée du bâtiment.

En lettres tremblotantes et entortillées, Manfred avait inscrit :

AM-WEB

– Ce doit être le nom de l'édifice, dit Leo.

– En effet, répondit Jack en reconnaissant le mot.

C'était une contraction d'un slogan de la Coop : « Alle Menschen werden Brüder. »

– Tous les hommes sont frères, dit-il dans un souffle. C'est la devise qui figure sur les documents de la Coop.

Il s'en souvenait parfaitement.

Reprenant ses crayons, Manfred poursuivit son œuvre. Et sous le regard des deux hommes, le garçon se mit à dessiner quelque chose en haut de la feuille. Des oiseaux noirs, remarqua Jack. D'énormes oiseaux sombres ressemblant à des vautours.

A l'intérieur d'un bâtiment, derrière une fenêtre brisée, Manfred dessina un visage rond dans lequel il plaça un nez, des yeux, ainsi qu'une bouche tordue et désespérée. Une personne qui regardait silencieusement à l'extérieur avec un air de détresse, comme si elle était emprisonnée dans l'édifice.

– Eh bien! dit Leo. C'est intéressant. (Il avait une expression sévère et scandalisée.) Alors, pourquoi donc a-t-il dessiné cela? Je ne crois pas que ce soit une attitude saine ou positive; pourquoi ne peut-il pas dessiner l'environnement tel qu'il sera, neuf et impeccable, avec des

enfants qui jouent, des animaux domestiques, des gens heureux ?

- Il reproduit peut-être ce qu'il voit, répondit Jack.

- Eh bien, s'il voit cela, il est malade, déclara Leo. Pourtant, il pourrait voir tellement de choses réjouissantes et merveilleuses; pourquoi veut-il observer cela ?

- Il n'a peut-être pas le choix, dit Jack.

Rongeasse, pensa-t-il. Je me demande... *Rongeasse* pourrait-il signifier le temps? La force qui pour ce gosse représente le pourrissement, le délabrement, la destruction, et finalement la mort? La force qui s'exerce partout, sur tout ce qui se trouve dans l'univers.

Est-ce qu'il ne voit que cela ?

Dans ce cas, pas étonnant qu'il soit autistique; pas étonnant qu'il soit incapable de communiquer avec nous. Une vision aussi partielle de l'univers - ce n'est même pas une vision totale du temps. Car le temps donne également l'existence à de nouvelles choses; c'est aussi le processus de maturation, de croissance. Mais bien sûr, Manfred ne perçoit pas le temps sous cet aspect.

Est-il malade parce qu'il voit cela? Ou l'observe-t-il à cause de sa maladie? Il s'agit peut-être d'une question dénuée de sens, ou du moins à laquelle on ne peut répondre. Telle est la vision que Manfred a de la réalité, et selon nous il est terriblement malade; contrairement à nous, il ne perçoit pas le reste de la réalité. Il n'en voit qu'une affreuse partie; il la regarde sous son aspect le plus repoussant.

Jack pensa : *Et les gens considèrent la maladie mentale comme un moyen d'évasion!* Il haussa les épaules. Ce n'était pas une fuite; c'était un rétrécissement, une contraction de la vie en une tombe humide, froide et pourrie; un endroit, enfin, où rien n'arrivait, où rien ne pouvait venir; un lieu de mort absolue.

Ce malheureux gosse, pensa-t-il. Comment parvient-il à survivre, jour après jour, en devant affronter une telle réalité ?

L'air sombre, Jack reprit le pilotage de l'hélico. Leo regardait par la fenêtre, contemplant le désert qui s'étendait sous eux. Le visage marqué par la frayeur et la tension, Manfred continua son dessin.

Ils rongeaient, rongeaient. Il mit les mains sur ses oreilles, mais le produit s'insinuait dans son nez. Puis il vit l'endroit. C'était là qu'il s'épuisait, là qu'on le sacrifiait, et des amas de rongesse lui arrivaient jusqu'à la taille; la rongesse remplissait l'air environnant.

- Comment vous appelez-vous?

- Steiner, Manfred Steiner.

- Quel âge?

- Quatre-vingt-trois ans.

- Vous êtes vacciné contre la petite vérole?

- Oui.

- Des maladies vénériennes?

- Eh bien, une petite chaude-pisse, c'est tout.

- Conduisez cet homme au centre d'hygiène.

- Monsieur, mes dents. Elles sont dans le sachet, avec mes yeux.

- Vos yeux, oh oui. Donnez à cet homme ses yeux et ses dents avant de l'emmener au centre d'hygiène. Et vos oreilles, Steiner?

- Je les ai, monsieur. Merci, monsieur.

Ils prirent de la gaze et lui attachèrent les mains aux bords du lit car il tentait d'arracher le cathéter. Il resta là, face à la fenêtre, regardant à travers la vitre sale et fêlée.

A l'extérieur, un insecte aux longues pattes examinait les tas. Il grignota, puis fut écrasé par quelque chose qui s'éloigna en l'abandonnant là, écrabouillé, ses dents mortes plongées dans la nourriture qu'il convoitait. Finalement, les dents mortes se redressèrent, sortirent de sa bouche et s'éloignèrent en rampant dans diverses directions.

Il était étendu là depuis cent vingt-trois ans lorsque son foie artificiel tomba en panne. Il s'évanouit, et mourut. A cette époque, on l'avait amputé des deux bras, et des deux jambes jusqu'au pelvis, car ces membres avaient pourri.

Il ne s'en servait pas, de toute façon. Sans bras, il ne cherchait plus à retirer le cathéter, et ils en étaient contents.

Cela fait longtemps que je me trouve à l'AM-WEB, dit-il. Peut-être pourriez-vous m'apporter une radio pour

que je puisse écouter le Club Matinal de l'Ami Fred; j'aime bien les airs qu'ils passent, il y a beaucoup de vieux tubes.

Quelque chose à l'extérieur me donne le rhume des foins. Ce doit être ces plantes à fleurs jaunes, pourquoi les laisse-t-on tellement pousser?

Un jour, j'ai assisté à une partie de base-ball.

Il resta sur le sol pendant deux jours, comme une grosse flaque, puis la patronne le découvrit et téléphona pour qu'un camion l'amène ici. Il ronfla durant tout le trajet, et cela finit par le réveiller. Lorsqu'ils tentèrent de lui faire boire du jus de pamplemousse, il ne pouvait plus bouger qu'un seul bras, l'autre ne fonctionna plus jamais. Il aurait aimé pouvoir encore fabriquer des ceintures de cuir, c'était amusant et ça prenait beaucoup de temps. Il en vendait parfois aux gens qui passaient durant le week-end.

- Sais-tu qui je suis, Manfred?

- Non.

- Je m'appelle Arnie Kott. Ne pourrais-tu pas rire ou sourire de temps en temps, Manfred? Tu n'aimes pas courir ça et là, t'amuser?

Tout en parlant, Mr. Kott rongea du regard.

- Bien sûr que non, Arnie, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment, de toute manière.

- Qu'est-ce que tu vois, Manfred? Décris-nous ce que tu vois. Tous ces gens, ils habiteront là, c'est ça? C'est bien cela, Manfred? Tu vois des tas de gens qui habitent là?

Il mit les mains devant son visage, et le rongement cessa.

- Je ne comprends pas pourquoi ce gosse ne rit jamais.

- Ronge, ronge.